

Emily Loizeau chante nos séismes intérieurs



« Je voulais dire, sans nier la noirceur, que l'espoir était possible. »

Le samedi 19 février, avec son nouvel album, *Icare*, Emily Loizeau s'empare de la scène de l'Estive pour en faire une terre volcanique !

Emily Loizeau, votre nouvel album, *Icare*, est résolument politique et engagé. En quoi, est-ce important pour vous en tant qu'artiste ?

Mon engagement est surtout vital et humain. Politique, oui. Mais au sens noble du terme. Avec les enjeux, climatiques, migratoires, sanitaires, nos vies ont été particulièrement mises en résonance, ces dernières années. Ce sont des enjeux d'avenir, de quotidien. Pour un auteur, impossible de ne pas être poreux à ça. Je suis, comme toute personne écrivant des chansons - et particulièrement pendant ce premier confinement -, une âme seule qui se sent affectée par ces séismes, que nous avons tous vécus au même moment - c'était inédit ! -, et qui veut en parler. Écrire une chanson, c'est aller chercher ce qui nous traverse au plus profond de nous-mêmes. Et quand l'intime entre en résonance avec d'autres, c'est peut-être ça, l'essence d'une chanson. Dans cet album, j'avais aussi surtout envie de dire qu'on était vivants. Quand on était tous éloignés les uns des autres, on ressentait des

émotions hyper contradictoires, partagées entre le désespoir et un espoir un peu dingue, un peu naïf, que tout allait changer. Je voulais dire, sans nier la noirceur, que l'espoir était possible. Témoigner à la fois de cet espoir et de ce désarroi qui apparaît dans le tableau de Bruegel, La chute d'Icare. Dans cette œuvre, Icare n'est nulle part et on s'en fout parce que notre attention est focalisée sur l'ensemble du tableau. Et puis, on finit par voir le pied d'Icare, hors de l'eau, en bas à droite. Pour moi, même si le tableau est lumineux, c'est une métaphore très sombre : on va dans le mur mais on regarde ailleurs. Et puis Icare, c'est aussi le « I care », la face solaire de la pièce, prendre soin, l'élan de vie. Au fond, dans ce disque, il s'agit de parler de ces enjeux humains, et d'une forme de survie, d'avenir possible.

La photo de la pochette d'album a été réalisée en Auvergne sur fond de lave noire, vous avez vécu pendant dix ans en Ardèche, comment décririez-vous votre lien à la nature ?

C'est fondateur. Essentiel. Quand je me suis installée à Montreuil, il y a quelques années, c'est parce que j'y retrouvais tous les arbres fruitiers de l'Ardèche et qu'il y avait une parcelle de jardin qui permettait de continuer à garder un écosystème, même s'il est urbain. Il est là et j'essaie de le soigner. La nature est très importante pour moi parce qu'on fait partie d'elle. Ce n'est pas « Protégeons la nature », c'est « Protégeons-nous ! ». On n'est qu'un petit maillon de cette chaîne extraordinaire, qui ne cesse de me surprendre. En ce moment, je fais la B.O du prochain documentaire de Marie-Monique Robin sur la fabrique des pandémies, et je suis subjuguée par l'organisation incroyable de la nature, la manière dont elle nous protège et comment nos interventions absurdes et ignorantes sur elle finissent par nous mettre en danger. Et il y a la poésie que la nature m'inspire : j'ai besoin de ce lien pour savoir d'où je viens, ce que j'ai à dire, j'ai besoin de ressentir cette quiétude-là. C'est en cela que l'Ardèche m'a beaucoup manqué, ces dernières années. Mais je trouve mes moyens de rester connectée à tout ça !

Déjà, dans votre chanson « le cœur du géant », le lien à la terre était puissant.

Oui. Il est énorme, ce géant, mais on le tient dans notre main. On a pris un pouvoir qui est considérable et on a rendu ce cœur très fragile. Mais, en réalité, c'est notre survie en lui qui est fragile. Nous ne sommes pas essentiels à ce géant. Il faut qu'on s'active à réfléchir à ça !

Dans cet album, à l'atmosphère poétique et intimiste s'ajoute une tonalité encore plus rock que d'habitude. Votre spectacle autour de Lou Reed vous a-t-il amenée à assumer la rockeuse que vous êtes ?

C'est certainement ce qui a axé le chemin. Ce sont des choses que je porte en moi depuis longtemps, mais c'est vrai que le passage par Lou Reed m'a conduit dans cette direction, oui.

Votre reprise de « Pocahontas », de Neil Young sonnait déjà très rock.

Oui, j'ai grandi avec cette culture-là. J'ai fait un premier disque où toutes ces facettes de moi apparaissaient, réaliste, cabaret, folk, et puis cette dimension plus rock dans certaines reprises que j'ai pu faire, dont « Pocahontas » en effet. Pour moi, un disque c'est une photographie de ce qu'on est, au moment où on le fait. Et je n'avais pas du tout envie de choisir quelque chose qui allait m'enfermer dans une image. Beaucoup de gens, au début, m'ont assimilée à une artiste très chanson française et n'ont pas cerné cette autre dimension de moi. Pourtant, tout ça était déjà en moi. Mais c'est vrai qu'ensuite - même si, évidemment, je ne renie rien du reste -, le sillon s'est approfondi dans ce qui me ressemble le plus.

Emily Loizeau à l'Estive le samedi 19 février à 20h30. Durée : 1h15. Plein tarif, 20 €. Réduit, 15 €. Collégiens, étudiants, RSA, 10€. Moins de 10 ans, 7 €. Tél. [05.61.05.05.55](tel:05.61.05.05.55).

Un concert plein de promesses

Avec ses trois musiciens, Sacha Toorop, Boris Boubilil et Csaba Palotai, Emily Loizeau a conçu et joué tous les arrangements, puis les a enregistrés à Rockfield en Angleterre. Sur scène, les spectateurs retrouveront cette belle famille musicale...Le lien entre disque et scène est direct ! Par ailleurs, pendant toute l'écriture du disque, la chanteuse était en discussion avec son amie Julie-Anne Roth, comédienne et metteuse en scène, avec laquelle elle a travaillé sur le spectacle autour de Lou Reed et sur Mona. Celle-ci a conçu la mise en scène d'Icare. Emily Loizeau, pour cette création, a également travaillé avec une chorégraphe, Juliette Roudet, autour du corps et de ce qu'il avait à prendre en charge sur ce spectacle. La scénographie est à l'image du côté très volcanique du disque. Mais n'en disons pas plus, et gardons la surprise de la scène.